

■  
**IN SITU**  
**FABIENNE LECLERC**  
■

OTOBONG NKANGA  
TOGETHERING  
FEATURING OROMA ELEWA, BILL KOUÉLANY,  
OBI OKIGBO & ADÉOLÁ ỌLÁGÚNJÚ  
09.01 — 12.02.2022

■  
43 RUE DE LA COMMUNE DE PARIS  
93230 ROMAINVILLE FRANCE  
T +33 (0)1 53 79 06 12  
WWW.INSITUPARIS.FR

■  
GALERIE IN SITU  
GALERIE@INSITUPARIS.FR  
■

# OTOBONG NKANGA

FEATURING OROMA ELEWA,  
BILL KOUÉLANY, OBI OKIGBO  
& ADÉOLÁ ỌLÁGÚNJÚ

TOGETHERING

**TOGETHERING**

**FEATURING  
OROMA ELEWA  
BILL KOUÉLANY  
OBI OKIGBO  
ADÉṢLÁ ṢLÁGÚNJÚ**





Otobong Nkanga

*Shaped by Morning Dew*, 2021

Tapis touffeté à la main, verre de Murano, bois de hêtre pleureur, corde faite main et matériaux divers /

Hand tufted carpet, Murano glass, weeping beech wood, handmade rope and various materials

27 x 220 x 288 cm



Otobong Nkanga  
*Kolanut Tales - Dismembered*, 2016  
Textile tissé - fils, polyester, coton biologique, lin, acrylique /  
Woven Textile - yarns, polyester, bio cotton, linen, acrylic  
207 x 172 cm

ANNABELLE GUGNON

## « Togethering »

### De femmes, de pierres et de lettres

Symbole d'amitié partagée, la noix de kola pourrait être le talisman de l'exposition d'Otobong Nkanga à la galerie In Situ—fabienne leclerc. Cette petite châtaigne d'origine d'Afrique de l'Ouest y diffuse ses pouvoirs d'énergie et de bienveillance par l'intermédiaire d'une illustration botanique tissée vert et écru. La plasticienne a en effet choisi d'honorer l'amitié en présentant, avec ses propres travaux, ceux de quatre artistes originaires du continent africain avec lesquelles elle se sent en affinité : Oroma Elewa, Bill Kouélany, Adéqlá Qlágúnjú et Obi Okigbo. Elles fraternisent avec Otobong Nkanga autour du féminisme, de l'écologie, des archétypes et de l'histoire. Elles font corps autour du titre de l'exposition qui résonne comme un désir : « Togethering ». Cette communauté artistique est loin d'être éphémère puisque chacune des exposantes a créé une fondation pérenne où accueillir et encourager d'autres plasticiens.

Dans tout son œuvre, Otobong Nkanga tisse des liens, révèle les causes et les effets, aime les énergies. Le corps est ici au centre de sa proposition. Adéqlá Qlágúnjú y fait écho par ses photographies de pieds dont les atours et les stigmates indiquent les lignes du destin. « J'essaie toujours de révéler nos processus psychiques par un médium qui puisse les exprimer », dit-elle. Les mains en chamaille de Bill Kouélany cherchent à recoudre les liens entre soi, les autres et l'infini. Obi Okigbo collecte, quant à elle, les archétypes des cosmogonies yorouba, mbari, igbo comme les couleurs d'une palette qu'elle utilise pour soigner, guérir cette séparation artificielle créée par les frontières coloniales. La réincarnation des corps fait partie de son atlas intime. Oroma Elewa convoque paroles et regards dans une mise en scène féministe du corps. Les slogans sont imprimés avec la force de scansion d'une Barbara Kruger. Contrairement aux « Marilyn » et « Liz Taylor » d'Andy Warhol, les visages répétés des œuvres d'Oroma Elewa affirment une femme de plus en plus unique, vivante, parlante, transgressant avec humour tabous et traditions.

Ces quatre artistes partagent avec Otobong Nkanga la passion des mots. On se souvient des lumineux poèmes sérigraphiés sur le verre (« Anchored Glow », 2017). Bill Kouélany vient de publier un livre autobiographique, « Kípiala ou la rage d'être soi ». Obi Okigbo a fait traduire « Labyrinthes », les poésies de son père, Christopher. Elles ont été publiées en édition bilingue aux éditions Gallimard en 2020. Les œuvres d'Oroma Elewa naissent de phrases épiphaniques glanées dans le flot des paroles quotidiennes... « Togethering » est bien la réunion de cinq femmes qui ont la rage d'être soi, la rage de l'expression et la rage de vivre.



ANNABELLE GUGNON

## « Togethering »

### Women, stones and letters

A symbol of shared friendship, the kola nut could be the talisman of Otobong Nkanga's exhibition at the In Situ—fabienne leclerc gallery. This small tropical of West African origin nut diffuses its powers of energy and welcome there through a woven green and ecru botanical illustration. The plastic artist has chosen to honor friendship by presenting, along with her own works, those of four artists from the African continent with whom she feels an affinity: Oroma Elewa, Bill Kouélany, Adéqlá Qlágúnjú and Obi Okigbo. They fraternize with Otobong Nkanga around feminism, ecology, archetypes and history. They join forces around the exhibition's title, which resonates as a desire: "Togethering." This artistic community is far from being ephemeral as each of the exhibitors has created a permanent foundation in which other plastic artists are welcomed and encouraged.

In her work, Otobong Nkanga weaves links, reveals causes and effects, attracts energies. The body is at the center of her proposal here. Adéqlá Qlágúnjú echoes it through her photographs of feet whose finery and stigmata show the lines of destiny. "I always try to reveal our psychic processes through a medium that can express them," she says. The quarreling hands of Bill Kouélany try to reattach the links between oneself, the others and infinity. Obi Okigbo collects the archetypes of Yoruba, Mbari and Igbo cosmogonies as the colors of a palette that she uses to heal this artificial separation created by the colonial borders. The reincarnation of bodies is part of her private atlas. Oroma Elewa summons words and views in a feminist staging of the body. Slogans are printed with the scansion force of a Barbara Kruger. Unlike Andy Warhol's "Marilyn" and "Liz Taylor," the repeated faces of Oroma Elewa's works assert an increasingly unique, living, loquacious woman, humorously transgressing taboos and traditions.

These four artists share a passion for words with Otobong Nkanga. We remember her luminous poems screen printed on glass ("Anchored Glow," 2017). Bill Kouélany has just published an autobiographical book, "Kipiala ou la rage d'être soi [Kipiala or the passion for being oneself]". Obi Okigbo had "Labyrinthes," her father Christopher's poems, translated. They were published in a bilingual edition by Gallimard in 2020. Oroma Elewa's works emerge from epiphanic phrases gleaned from the flow of everyday words... "Togethering" is clearly the union of five women who have a passion for being themselves, a passion for expression and a passion for life.

Otobong Nkanga  
*Kolanut Tales - Dismembered*, 2016 (detail)  
Textile tissé - fils, polyester, coton biologique, lin, acrylique /  
Woven Textile - yarns, polyester, bio cotton, linen, acrylic  
207 x 172 cm





## OTOBONG NKANGA

« Dans cette exposition, on entre dans différentes temporalités, dans une abstraction mais aussi dans une relation avec le corps, mais pas en tant qu'image. On ne voit aucune image de corps ici alors qu'il est très présent. « Post I » et « Post II » (2019) sont des œuvres pensées à hauteur de corps pour pouvoir faire tourner les images imprimées sur les intercalaires en étant debout.

Les deux tapis (« Arched Gorges », 2021 et « Shaped by Morning Dew », 2021) appellent, eux, à s'allonger, se calmer et sont voués à ramener le corps au sol, à la terre.

Les images de « Post I » et « Post II » montrent des lieux que j'ai visités dans le monde. Je prends souvent des photos d'érosions, de sols, de structures montagneuses, notamment des mines qui révèlent une perturbation, une cicatrice. Je pense la Terre comme un être, comme notre corps : l'eau, l'air, l'arbre, la pierre, la plante sont des êtres comme notre corps. Va-t-on traiter de la même manière, abîmer, creuser si on considère les éléments comme des corps vivants ? Les mines montrent comment un trou creusé ici devient un gratte-ciel là-bas, à Dubaï, à Shanghai ou ailleurs.

Le tapis est un espace de régénération de tous les sens. J'y ai placé des conteneurs d'odeurs en verre de Murano qui diffusent des essences calmantes. Pour le tapis mauve, c'est de la lavande et pour le tapis azur, de la camomille bleue. Je place là une odeur bienfaisante en pensant à toutes ces particules qu'on avale et qui affectent constamment les petites structures de notre corps.

Le tapis est aussi un espace où sculpter différents éléments, en bois, en corde, etc. Tous sont solidaires et accrochés au tapis, mais on peut les déplacer et les agencer à sa guise.

Ces tapis ont des formes de pierre. Le tapis lavande dessine une forme de béryl et le bleu une forme d'aragonite, une pierre riche en cuivre, un matériau conducteur d'énergie. Depuis l'enfance, j'adore les pierres. Je voyage toujours avec des pierres sur moi.

En les observant, j'apprends beaucoup et les pierres me parlent. Je vois tant d'éléments différents (manganèse, lithium...) qui n'ont parfois rien à voir les uns avec les autres et qui pourtant cohabitent dans une petite pierre dans laquelle ils arrivent à trouver leur place. Quand je regarde une pierre de quartz avec de la tourmaline à l'intérieur, je lui dis : « Mais comment as-tu fait pour entrer là ? » La tourmaline noire a trouvé sa place et le quartz ne lui résiste pas. Elle le rend plus beau, parfois plus résistant même. Je regarde cela et je réfléchis à notre structure sociale, aux langages utilisés pour décrire quelque chose qui entre pour envahir au lieu de le voir comme une aide pour stabiliser certaines parties. »

Propos recueillis par Annabelle Gugnion



Otobong Nkanga  
*Steady Blows*, 2021  
Tapisserie tissée - fils : Trevira, Multifilament, Polypropylène extérieur, Techno, Elirex, Mohair, Monofilament, Fulgaren, Viscose /  
Woven tapestry - Yarns: Trevira, Multifilament, Outdoor Polypropylene, Techno, Elirex, Mohair, Monofilament, Fulgaren, Viscose  
100 x 188 cm

## OTOBONG NKANGA

"In this exhibition, we enter different temporalities, in an abstraction but we also enter a relationship with the body, but not as an image. We do not see any body image here whereas it is very present. "Post I" and "Post II" (2019) are works thought off at body height so that the printed images can be turned on the dividers while standing up. The two carpets ("Arched Gorges," 2021 and "Shaped by Morning Dew," 2021) call out to us to lay down, to relax and are devoted to bringing the body to the floor, to the ground.

The images of "Post I" and "Post II" show the places that I have visited in the world. I often take photographs of erosions, grounds, mountainous structures, especially mines that reveal a disturbance, a scar. I think of the Earth as a being, like our body: water, air, tree, stone, plant are beings like our body. Are we going to treat them in the same way, harming, digging if we consider the elements as living bodies? Mines show how a hole dug here becomes a skyscraper there, in Dubai, in Shanghai or elsewhere.

The carpet is a space in which to smell. I've placed containers of odors in Murano glass that diffuse calming essential in them. For the mauve carpet, it is lavender and for the azure carpet, it is blue chamomile. I put a beneficial odor there thinking of all the particles that we swallow and that constantly affect the small structures of our body.

The carpet is also a space in which to sculpt different elements, in wood, rope, etc. They are all interdependent and attached to the carpet, but we can move them and organize them as we wish.

These carpets have stone forms. The lavender carpet creates a beryl form and the blue carpet an aragonite, a mineral rich in copper, an energy-conducting material. Since childhood, I've loved stones. I always travel with stones on me. By observing them, I learn a lot and the stones speak to me. I see so many different elements (manganese, lithium...) that sometimes have nothing to do with each other and yet cohabit in a small stone in which they manage to find their place. When I look at a piece of quartz with tourmaline inside it, I say to it: "But what did you do to get in there?" Black tourmaline found its place and the quartz didn't resist. The tourmaline makes it more beautiful, sometimes even more resistant. I look at that and I reflect on our social structure, with the languages used to describe something that enters to invade instead of seeing it as an aid to stabilize certain parts."

Interview by Annabelle Gugnon





Otobong Nkanga  
*Quiet Force*, 2021  
Tapisserie tissée, cuivre et minéraux - fils : Trevira, Multifilament, Polypropylène extérieur,  
Techno, Elirex, Mohair, Monofilament, Fulgaren, Viscose /  
Woven tapestry, copper and minerals - Yarns: Trevira, Multifilament, Outdoor Polypropylene,  
Techno, Elirex, Mohair, Monofilament, Fulgaren, Viscose  
102 x 148 cm

« Je ne suis pas curatrice et d'ailleurs je ne m'identifie pas comme cela mais quand Fabienne Leclerc m'a invité à faire un solo show ici, à la galerie In Situ, je me suis dit : "Oh my God, j'ai déjà eu cinq solo shows l'année dernière ! À Bregenz, au Castello di Rivoli, à la Villa Arson..." J'ai pensé suivre mes émotions et mon envie de partager cette nouvelle exposition avec d'autres personnalités. J'ai donc invité quatre artistes femmes dont j'apprécie le travail et la personnalité. Cette invitation est une manière d'habiter un espace ensemble, de les connaître un peu plus dans leur travail, dans leur vie, dans leur façon de penser. Et puis, en Europe, on ne voit pas beaucoup d'expositions de femmes artistes et surtout de femmes africaines. J'ai vécu des expériences avec ces quatre artistes depuis des années. Ça faisait donc sens de les inviter.

J'ai appelé Bill Kouélany, on ne s'était pas parlé depuis 2012 : "Hey Bill, what's up ?" Elle est une artiste confirmée, elle a participé à la Documenta XII de Cassel. Elle est une écrivaine et a aussi développé au Congo-Brazzaville un centre d'art qui s'appelle les Ateliers Sahn.

Depuis des années, je suis sur Instagram Oroma Elewa et son project *Area Babes & Ashawo Superstars*. En février 2021, après l'avoir écoutée live sur Instagram, je l'ai contactée. Ses œuvres sont très fascinantes et en même temps précises, poignantes et très à jour. Elle explore le langage du féminisme africain. C'est l'une des premières fois qu'elle montre ses œuvres. Pourtant elle en a fait beaucoup (création et direction artistique du magazine Pop'Africana) mais n'a jamais eu la possibilité d'exposer cette partie de son travail sauf sur certains réseaux sociaux. Ici, j'ai vraiment suivi la manière dont elle veut présenter son travail.

Je connais Obi Okigbo depuis très longtemps mais en l'invitant dans cette exposition, on commence à comprendre comment nos passés se rejoignent. Toutes les deux nous venons de la partie sud du Nigéria, nous avons donc une histoire politique, sociale, commune. Elle a créé une fondation pour garder vivantes les œuvres écrites de son père Christopher Okigbo, dont les poèmes m'ont beaucoup marquée.

Adéḡlā Ḡlágúnjú, is a well-known and recognized photographer and video artist, she has already exhibited often and received many awards (Seydou Keita award in 2019). I have been following her photographic work for a long time and this meeting was a way to explore her world a little more, especially with her new video creation ÌYÁBÒ.

Feminism is often talked about as something homogeneous, monolithic. But we have to find a way to evolve as a woman in a world as heterogeneous as Nigeria where different cultures coexist, where 250 languages are spoken. Feminism has a very singular relationship of being in all this. It is a relationship of movement and discovery of what is important for a woman. Women have an enormous force of negotiation and sometimes of silence. The power of silence is to create a space in which true choices are made, in which one's own wish is exactly discerned.

The four artists whom I invited also create outside the artistic domain properly speaking: they have all opened foundations, contemporary art festivals, spaces for young people... In inviting them, I hadn't thought of the solidarity that is a way of being in them. It's a life-style! I recognized a sincerity, a responsiveness, an opening to others in them. When you come from a continent that had and continues to have upheavals, solidarity is essential. And even if we leave the country, we remain connected to the continent whatever our emotions, we are never indifferent."

Interview by Annabelle Gugnon



## OROMA ELEWA

« Dans la forme, mon travail est très pluridisciplinaire. Je combine du texte, de la photographie, divers médias numériques et de la vidéo. En fin de compte, je travaille sous l'égide de l'art visuel et de la performance. Je pense que les expériences quotidiennes sont un matériau précieux pour l'art de la performance. Cet ensemble d'œuvres s'inspire de mes expériences personnelles, de mes observations et de conversations que j'ai régulièrement ou ai eues avec d'autres femmes, créant ainsi une compréhension générale et une empathie pour mes semblables. En élaborant le contenu au quotidien, ce travail est à la fois une critique et une réflexion sur la société.

Les dialogues de l'œuvre intitulée « *BABE LISTEN. Area Babes et Ashawo Superstars* » (2021) sont à la fois fictifs et réels. L'ensemble du projet se déroule comme une satire qui suit la vie et les expériences de mes personnages féminins africains qui sont tous des versions de moi-même. Je voulais représenter des pensées ou des actions qui sont souvent considérées comme taboues ou intimes et montrer la manière dont les femmes négocient ou naviguent à travers le sexe, la classe sociale ou le pouvoir dans l'époque contemporaine. Se servir du langage permet de donner du poids et une parole à nos expériences et nos réflexions, ainsi que de comprendre le rôle qu'il peut jouer sur notre état psychologique et émotionnel. En général, ce travail se sert des attitudes culturelles pour parler de la féminité contemporaine à laquelle chaque femme peut s'identifier. Il est important de comprendre que le « féminisme africain » est une chose réelle et qu'il existe. Je voulais montrer comment le féminisme africain diffère à la fois dans le langage et dans l'expression, comment il existe en dehors des limites normatives du féminisme et jusqu'où il se manifeste dans nos expériences quotidiennes, et pas uniquement en tant que concept.

Les personnages de cette œuvre s'affirment de manière différente contre un type particulier d'attentes sociétales ; ils se libèrent de l'endoctrinement, de la honte, etc. Il y a une certaine évidence dans l'approche adoptée ici, qui est très réfléchie et n'épargne rien ni personne, impliquant qu'elle pointe d'abord du doigt le sujet. Vers l'âge de 14-15 ans, j'ai réalisé que je n'étais pas d'accord avec beaucoup de choses, pas avec quelque chose en particulier, mais j'avais trop de questions et besoin d'explications. Mes questions ont conduit à d'autres questions, à plus de recherches et de connaissances. Une fois que j'ai trouvé ce avec quoi j'étais d'accord, j'ai pris conscience que ce n'était souvent pas une opinion partagée par beaucoup. Je me suis vite rendue compte que j'avais besoin de trouver une communauté et un espace pour moi et pour mon travail. Cette communauté est devenue un groupe d'individus qui a aussi dit : « Non ! » ; « En fait, peut-être pas... », « Et cette perspective alors ? » ou « Ça va comme ça aussi. »

J'ai récemment rencontré Otobong après un live que j'ai réalisé sur Instagram. Je ne savais pas qu'elle me suivait, moi et cette série de mon travail sur les réseaux sociaux, mais elle m'a dit qu'elle connaissait mon travail depuis un certain temps. Parce que nous sommes à la fois des Nigériennes et des Africaines transnationales. Elle comprenait parfaitement le travail, d'où je venais et où le travail devrait aller. Otobong a dit qu'elle avait choisi toutes celles qui ont participé à cette exposition collective par AMOUR, c'est la pensée la plus chaleureuse et la plus parfaite que j'aie jamais entendue. »

Propos recueillis par Annabelle Gugnon

*Tom. The Money*, 2021. Area Babes and Ashawo Superstars  
Tirages contrecollés sur dibond / Prints mounted on dibond  
2 x (101 x 81 cm)









**BABE, THE DILEMMA IS THAT YOU WANT A BLACK MAN AND CLEARLY MISS BLACK COCK BUT YOU LOVE WHITE PRIVILEGE AND ALL THE THINGS IT CAN DO FOR YOU.**

**OH SHUT UP BETH. IF YOU CAN'T STAND US, I SUGGEST YOU SIT.**



**LOVE IS NOT THAT BLIND BABE USE EYEDROPS AND CLEAR YOUR BLOODY EYES**

**PERSONALLY, I LOVE WHITE GUILT.**

OROMA ELEWA

"In form, my work is very multi-disciplinary. I am combining text, photography, mixed digital media and video. Ultimately however, I am working under the umbrella of visual and performance art. I believe that everyday experiences are valuable material for performance art. This body of work borrows from my personal experiences, observations and conversations I have or/and had with other women, creating a general understanding and empathy for my fellow women. The work is both a critique and a reflection on the society as I develop the material on daily basis.

The statements of the work titled "BABE LISTEN. *Area Babes and Ashawo Superstars*" (2021) are both fictional and real. The entire project unfolds like a satire that follows the lives and experiences of my African female characters all of which are versions of myself. I wanted to show thoughts or actions that are often considered as taboo or private and the ways that women navigate or negotiate sex or class or power in contemporary times. By using language, it allows to give weight and voice to our experiences and reflections and to understand how it can affect our psychological and emotional state. In general, this work uses cultural attitudes to talk about contemporary womanhood which every woman can relate to. However, it is important to understand that "African feminism" is a real thing and it exists. I wanted to show how African feminism differs in both language and delivery. How it exists outside of the normative contour of white feminism. How rooted it is in our daily experiences and not just as a concept. The characters of this work are taking a different stand against a particular kind of societal expectations, they are breaking free of a particular kind of indoctrination and shame etc. There is a matter-of-factness about the approach taken here which is very reflective in nature and does not spare anything or anyone. Meaning that it points a finger at the subject first. Around the age of 14-15 years old, I realized that I did not agree to many things - not anything specifically, but I had too many questions and I needed explanations. My questions led to more questions, more research and knowledge. Once I found what I agreed with, I realized it was not always popular opinion, I also quickly realized that I had to find a community and space for myself and for my work. This community also became a group of individuals who also said: "No!"; who said: "Actually, maybe not...", "How about this perspective?" or "This is ok. too".

I have recently met Otobong after a live broadcast I did on Instagram. I did not realize she followed me and the social media series of my work, but she told me that she has known of my work for quite some time. Because we are both Nigerians and Transnational Africans. She understood the work so well, where I was coming from and where the work needed to go. Otobong said she chose everyone who participated in this group show through LOVE - that is the warmest, most perfect thought I've ever heard."

Interview by Annabelle Gugnon

Oroma Elewa  
*Babe Listen*, 2021 (detail)  
*Area Babes and Ashawo Superstars*  
24 tirages contrecollés sur aluminium, peinture rose / 24 prints mounted on aluminium, pink paint  
244,5 x 263 cm

## BILL KOUÉLANY

« Je vis au Congo Brazzaville. Je connais Otobong depuis 2008, date à laquelle nous avons exposé ensemble à Casa Africa, à Las Palmas, en Espagne. Par la suite, nous nous sommes revues au Congo, où Otobong était invitée à l'Institut Français de Pointe-noire. Otobong suit son chemin. Les sujets qu'elle traite et son univers plastique me touchent beaucoup.

Je découvre la galerie In Situ. Je ne connaissais pas du tout Fabienne Leclerc. C'est une galeriste très humaine, disponible et à l'écoute des artistes. C'est assez rare. Je viens de passer deux semaines ici et j'ai trouvé cela très encourageant, très motivant. Dans son rôle de commissaire, Otobong a bien réfléchi aux artistes qu'elle a invitées dans son exposition solo. Je connaissais Obi Okigbo, on s'est rencontrée à la Biennale de Dakar mais je découvre réellement son travail ici, comme celui de Oroma Elewa et Adéqlá Qlágúnjú, deux jeunes artistes photographes que je ne connaissais pas du tout.

Les œuvres que je présente ici sont un clin d'œil à Otobong car ce sont trois dessins au fusain d'une série de 12 œuvres que j'avais présentée à Las Palmas en 2008. Et j'ai créé ici un triptyque photographique (*Sublimation*). Ce triptyque évoque ma nouvelle écriture. Mon travail en général, traite de ma relation difficile avec l'autre, de la destruction mais aussi de la reconstruction. Le triptyque montre cette solitude et ce besoin de me connecter à l'univers pour ne pas perdre pied. L'écriture et la peinture sont inséparables dans ma quête. Je viens de publier « Kipiala ou la rage d'être soi », aux éditions Les Avrils. Une autobiographie épique, une traversée du Congo contemporain et une exhortation à ne jamais subir. Ma fille, l'artiste photographe et performeuse Pierre-Man's, en a d'ailleurs lu des extraits au public de la galerie lors du vernissage.

J'occupe moi-même souvent la fonction de curatrice aux Ateliers Sahn, le centre d'art contemporain que j'ai créé à Brazzaville en 2012. Au Congo, il n'y avait pas d'espace pour l'art contemporain. Pour moi, c'était naturel, avec mon parcours international de m'investir dans l'accompagnement des jeunes de mon pays, dans une transmission tant technique qu'artistique. Les Ateliers Sahn sont devenus au fil du temps, le lieu de la culture par excellence à Brazzaville et un lieu incontournable pour les artistes africains. Malgré le peu de moyens, j'ai initié un festival, la Riac [Rencontre Internationale d'Art Contemporain] qui en est déjà à sa 9<sup>e</sup> Edition. Et depuis 2014, je m'investis aussi dans un projet nommé *Esthétiques en partage au-delà des géographies* à la biennale de Dakar, au Sénégal. »

Propos recueillis par Annabelle Gugnon



Bill Kouélany  
*Sans titre*, 2018  
Fusain, acrylique, couture et collage sur toile / Charcoal, acrylic, sewing and collage on canvas  
105,5 x 77,5 cm





Lecture du livre « Kipiala ou la rage d'être soi » par l'artiste photographe et performeuse Pierre-Man's, fille de Bill Kouélany, au cours du vernissage de l'exposition *Togethering* à la galerie In Situ - fabienne leclerc / Book's reading of " Kipiala ou la rage d'être soi " by the photographer and performer artist Pierre-Man's, daughter of Bill Kouélany, during the opening of the exhibition *Togethering* at the gallery In Situ - fabienne leclerc

« Ah, Kouélany ! me dira Machiavel des années plus tard, évitant de m'appeler Bill. C'est dommage que tu n'aies pas poursuivi tes études, tu aurais fait une très bonne prof de philo. » Je n'ai pas choisi philosophie à l'université, c'est vrai, mais j'ai arpenté des chemins et croisé des situations qui rendent philosophe. Ça, Machiavel ne le saura jamais, et s'il l'avait su, il n'aurait toujours rien compris, comme ce prénom de « Bill » qui le mit mal à l'aise et que j'avais décidé de porter haut et fort pour déstabiliser, désorienter, faire bouger les lignes, ethniques, sexistes ou culturelles. Délibérément hors cadre, je me tiens là où je ne suis pas attendue, je fais le contraire de ce qu'on attend de moi. Ainsi est ma philosophie. Et elle ne m'a pas été enseignée sur les bancs de l'école, mais dans la solitude des rues de Paris et de Bacongo. Bill ou la philosophie de la survie dictée par la rage d'être soi.

Extrait du livre de Bill Kouélany, « Kipiala ou la rage d'être soi », publié le 6 octobre 2021 aux éditions Les Avrils / Extract from Bill Kouélany's book, « Kipiala ou la rage d'être soi », published on October 6, 2021 by Les Avrils.



Bill Kouélany  
*Sublimation*, 2022  
Acrylique, couture, collage et photographie sur toile / Acrylic, sewing, collage and photography on canvas  
3 x (115 x 150 cm)





Bill Kouélany  
*Sans titre*, 2018  
Fusain, acrylique, couture et collage sur toile /  
Charcoal, acrylic, sewing and collage on canvas  
106 x 77 cm



*Sans titre*, 2018  
Fusain, acrylique, couture et collage sur toile /  
Charcoal, acrylic, sewing and collage on canvas  
106 x 76 cm

## BILL KOUÉLANY

"I live in Congo Brazzaville. I've known Otobong since 2008, the year when we exhibited together at Casa Africa, in Las Palmas, in Spain. Subsequently, we saw each other again in the Congo, where Otobong was invited to the Institut Français in Pointe-Noire. Otobong has followed her own path. The subjects that she treats and her plastic universe move me very much.

I discovered the In Situ gallery. I didn't know Fabienne Leclerc at all. Fabienne is a very human gallery owner, available and always ready to listen to artists. This is quite rare. I just spent two weeks here and I found that very encouraging, very motivating. In her role as curator, Otobong thought hard about the artists whom she invited in her solo exhibition. I knew Obi Okigbo, we met at the Dakar Biennale, but I really discovered her work here, like that of Oroma Elewa and Adéqlá qlágúnjú, two young artist-photographers whom I didn't however know at all.

The works that I am presenting here are a wink at Otobong because they are three charcoal drawings from a series of 12 works that I presented in Las Palmas in 2008. And I created a photographic triptych here ("Sublimation"). It evokes my new writing. My work in general treats my difficult relationship with the other, destruction but also reconstruction. The triptych shows this solitude and this need for me to connect to the universe to not lose my footing. Writing and painting are inseparable in my quest. I have just published "Kipiala ou la rage d'être soi," at Les Avrils. It is an autobiographical epic, a crossing of contemporary Congo and an exhortation to never submit. My daughter, the artist-photographer and performer Pierre-Man's, moreover read extracts from it to the gallery's public during the preview showing.

I myself am the curator at the Ateliers Sahn, the contemporary art center that I founded in Brazzaville in 2012. There was no space for contemporary art in the Congo. It was natural for me, with my international itinerary, to invest myself in supporting the young people of my country, in a technical as well as an artistic transmission. The Ateliers Sahn over time became the place for culture par excellence in Brazzaville and an indispensable venue for African artists. Despite limited resources, I initiated a festival, the RIAC [Rencontre Internationale d'Art Contemporain], which is already in its 9th edition. Since 2014, I have also been involved in a project called *Shared Aesthetics beyond Geographies* at the Biennale of Dakar, in Senegal."

Interview by Annabelle Gugnon

"I'm not a curator and besides I don't like this word but when Fabienne Leclerc invited me to do a solo show here, at the In Situ gallery, I said to myself: "Oh my God, I already had five solo shows last year! In Bregenz, at the Castello di Rivoli, at the Villa Arson..." I thought that I had to follow my emotions and my desire to share this new exhibition with other people. So, I invited four women artists whose work and personality I like. This invitation is a way of inhabiting a space together, of knowing them a little more in their work, in their life, in how they think. And then, in Europe, you don't see a lot of exhibitions of women artists and especially African women. I've had experiences with these four artists for years. So it made sense to invite them.

I called Bill Kouélany, we hadn't spoken since 2012: "Hey Bill, what's up?" She is a confirmed artist, she took part in the Documenta XII in Cassel. She is a writer and she also founded a art center of reference in Congo-Brazzaville, the Ateliers Sahn.

For years, I've been following Oroma Elewa and her project *Area Babes & Ashawo Superstars* on Instagram. In February 2021, after listening to her live on Instagram, I contacted her. Her works are very fascinating, both precise, poignant and very contemporary. She explores the language of African feminism. This is one of the first times that she's showing her works. However, she's created a lot of them (creation and artistic direction of Pop'Africana magazine) but has never had the possibility of exhibiting them except on certain social networks. Here, I've really followed how she wants to present her work.

I have known Obi Okigbo for a very long time, but by inviting her into this exhibition, we are beginning to understand how our pasts are related. We both come from the southern part of Nigeria, so we have a common political, social, history. She created a foundation to keep alive the written works of her father Christopher Okigbo, whose poems have had a great impact on me.



Vue d'exposition / exhibition's view, 2022





Vue d'exposition / exhibition's view, 2022

Adéolá Qlágúnjú, est une photographe et vidéaste connue et reconnue, elle a déjà souvent exposé et a reçu de nombreux prix (prix Seydou Keita en 2019). Je suis son travail photographique depuis longtemps et cette rencontre était une façon d'approfondir un peu plus son univers, notamment sa création vidéo İYABŦ.

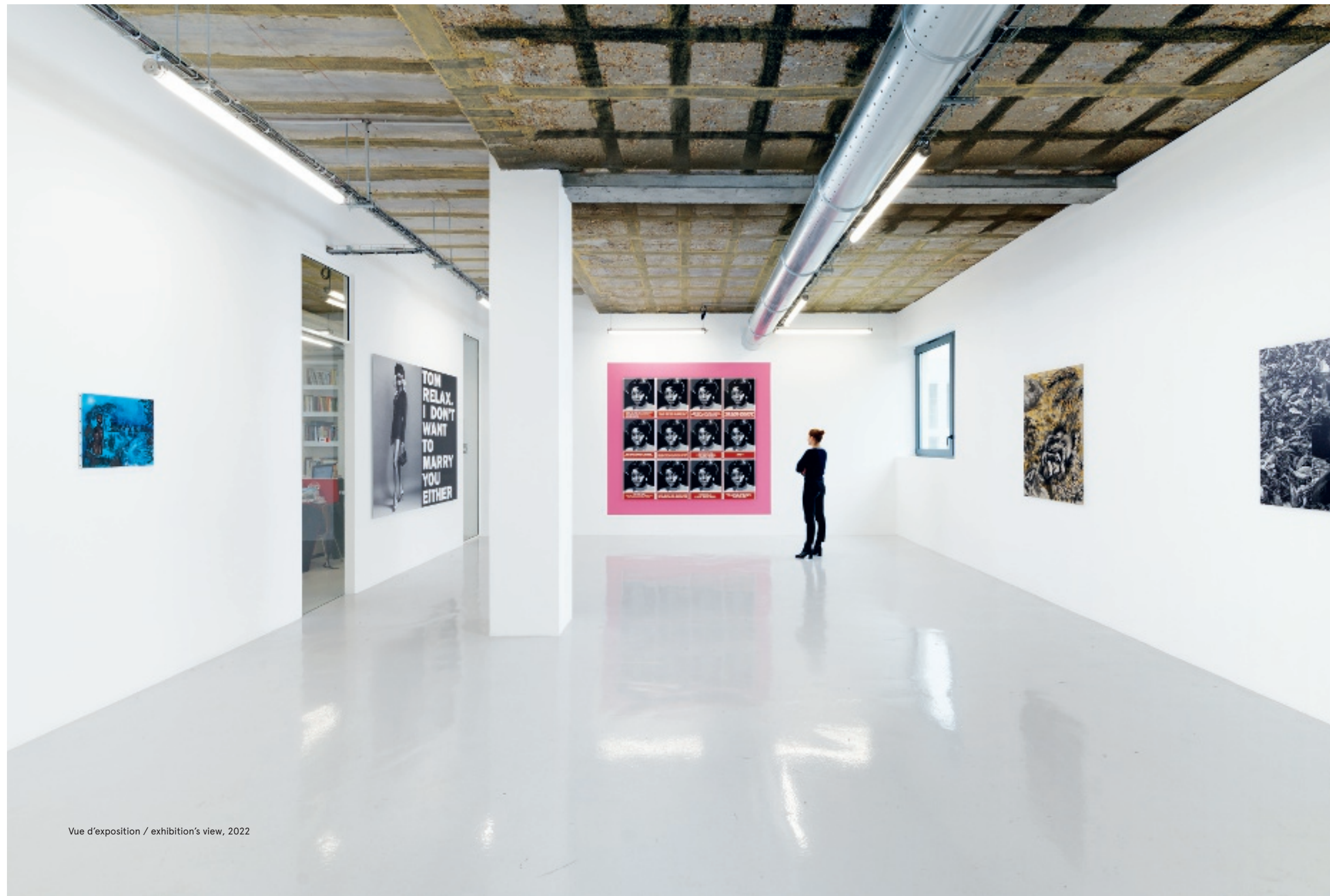
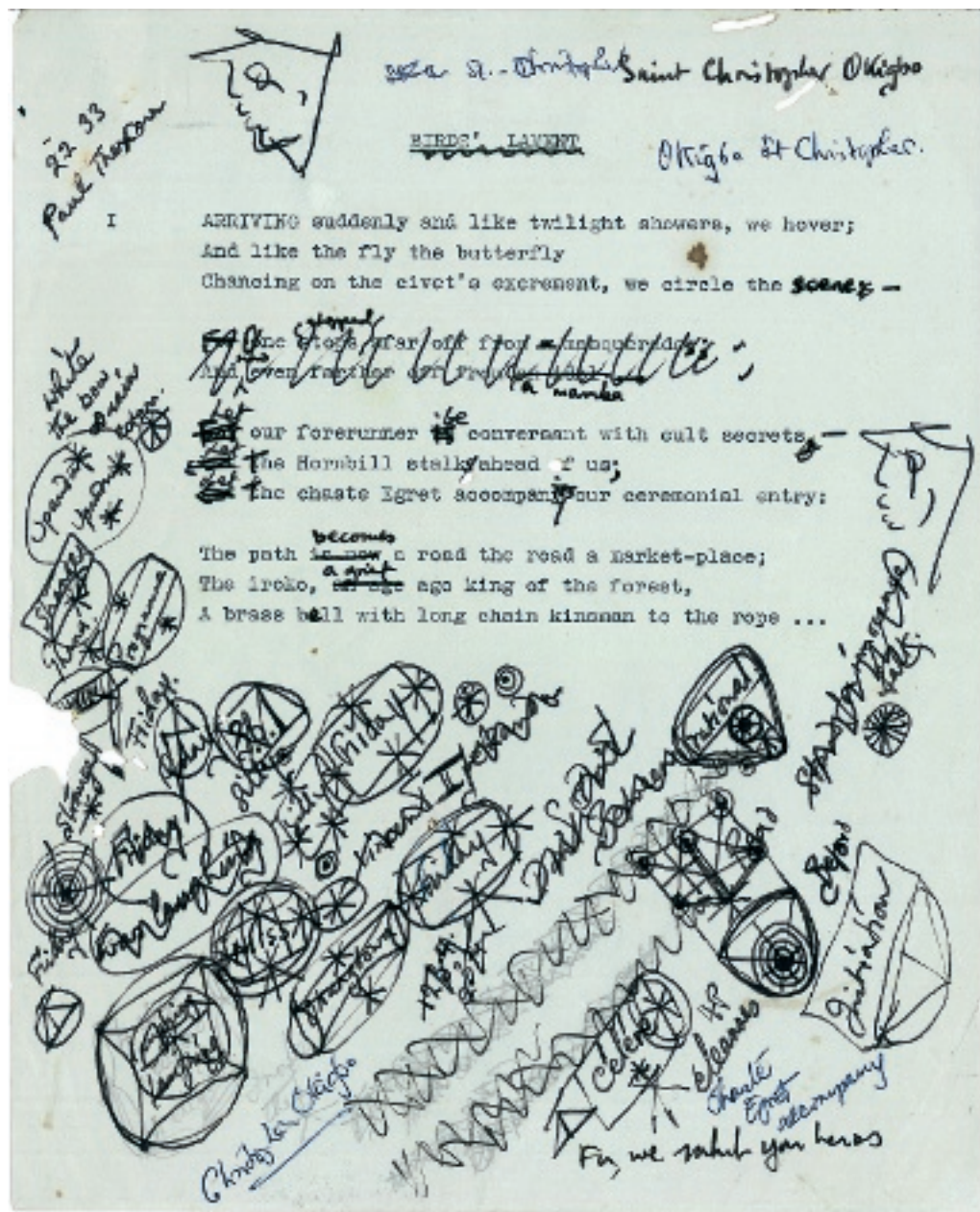
On parle souvent du féminisme comme quelque chose d'homogène, de monolithique. Mais nous devons trouver une manière d'évoluer en tant que femme dans un monde aussi hétérogène que le Nigéria où cohabitent différentes cultures, où l'on parle deux cent cinquante langues. Le féminisme dans tout ça a un rapport d'être très singulier. C'est un rapport de mouvement et de découverte de ce qui est important pour une femme. Les femmes ont une force énorme de négociation et parfois de silence. Le pouvoir du silence est de créer un espace où faire de vrais choix, où discerner exactement son propre souhait.

Les quatre artistes que j'ai invitées créent aussi hors du domaine artistique à proprement parler : elles ont toutes ouvert des fondations, des festivals d'art contemporain, des structures d'échanges avec de jeunes artistes... En les invitant, je n'avais pas pensé à la solidarité qui est chez elles une manière d'être. It's a lifestyle! J'y ai reconnu une sincérité, une écoute, une ouverture à l'autre. Quand on vient d'un continent qui a eu et continue d'avoir des tourments, la solidarité est primordiale. Et même si on quitte le pays, on reste connectés au continent quelles que soient nos émotions, nous ne sommes jamais indifférents.

Propos recueillis par Annabelle Gugnon







Vue d'exposition / exhibition's view, 2022





Vue d'exposition / exhibition's view, 2022

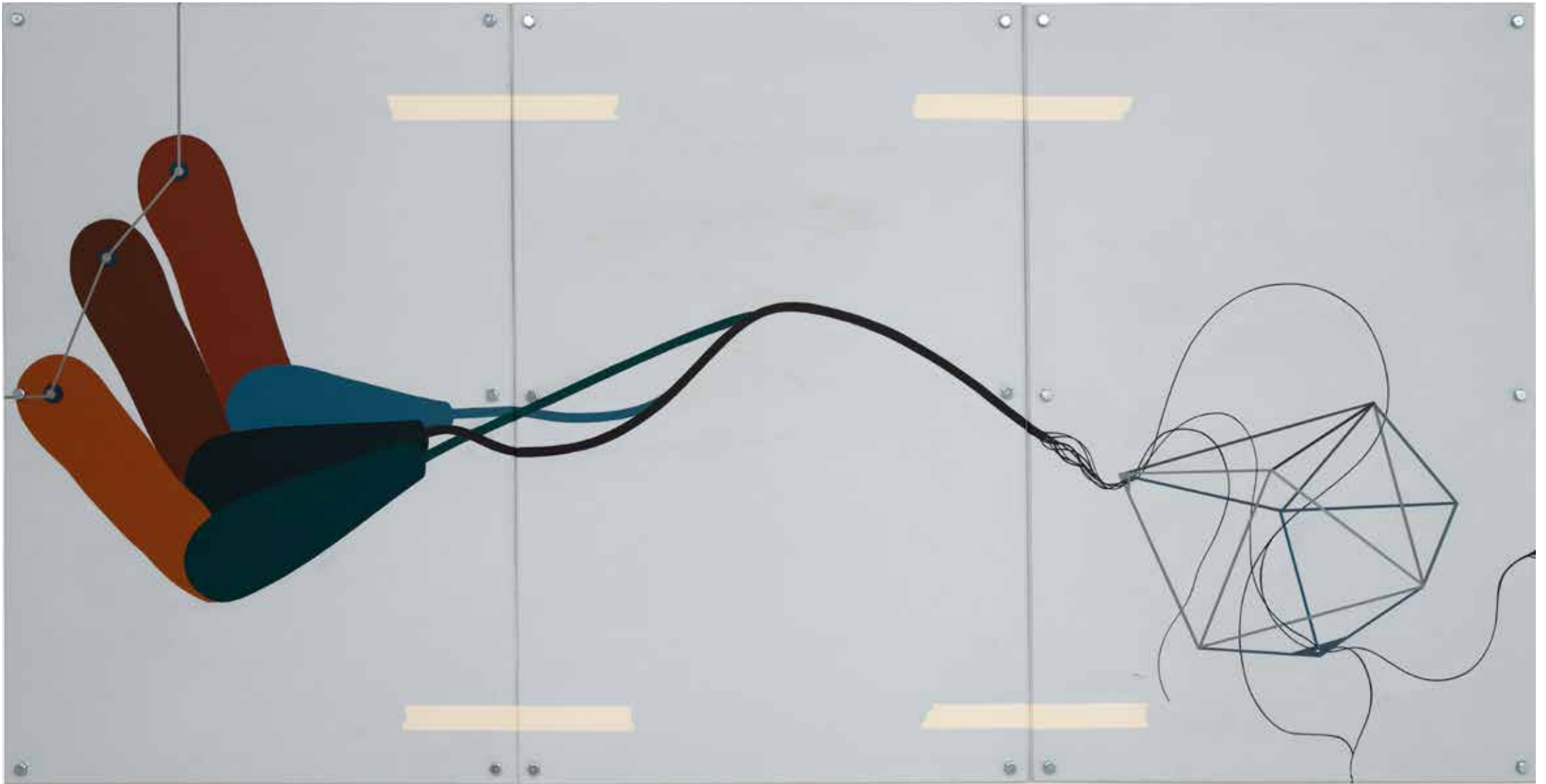


Obi Okigbo  
*YELLOW MELODIES*, 2014  
Encre indienne et pigment en poudre sur lin / Indian-ink & Powder pigment on Linen  
120 x 100 cm





Vue d'exposition /  
Exhibition's view, 2022



Otobong Nkanga  
*Borrowed Light - Appeasement*, 2019  
Acrylique sur bois / Acrylic on wood  
121 x 240 cm





Otobong Nkanga  
*Beyond Skin I*, 2021  
Tapisserie tissée - fils : Trevira, Sidero, Polyester, Multifilament, laine mérinos, Superwash, Linnen, Mohair, Econyl, Fulgaren, Elirex, Viscose / Woven tapestry - Yarns: Trevira, Sidero, Polyester, Multifilament, Merino wool, Superwash, Linnen, Mohair, Econyl, Fulgaren, Elirex, Viscose  
118 x 87 cm



Otobong Nkanga  
*Beyond Skin II*, 2021  
Tapisserie tissée, plante - fils : Trevira, Sidero, Polyester, Multifilament, laine mérinos, Superwash, Linnen, Mohair, Econyl, Fulgaren, Elirex, Viscose / Woven tapestry and plant - Yarns: Trevira, Sidero, Polyester, Multifilament, Merino wool, Superwash, Linnen, Mohair, Econyl, Fulgaren, Elirex, Viscose  
108 x 87 x 10 cm

## ADÉQLÁ QLÁGÚNJÚ

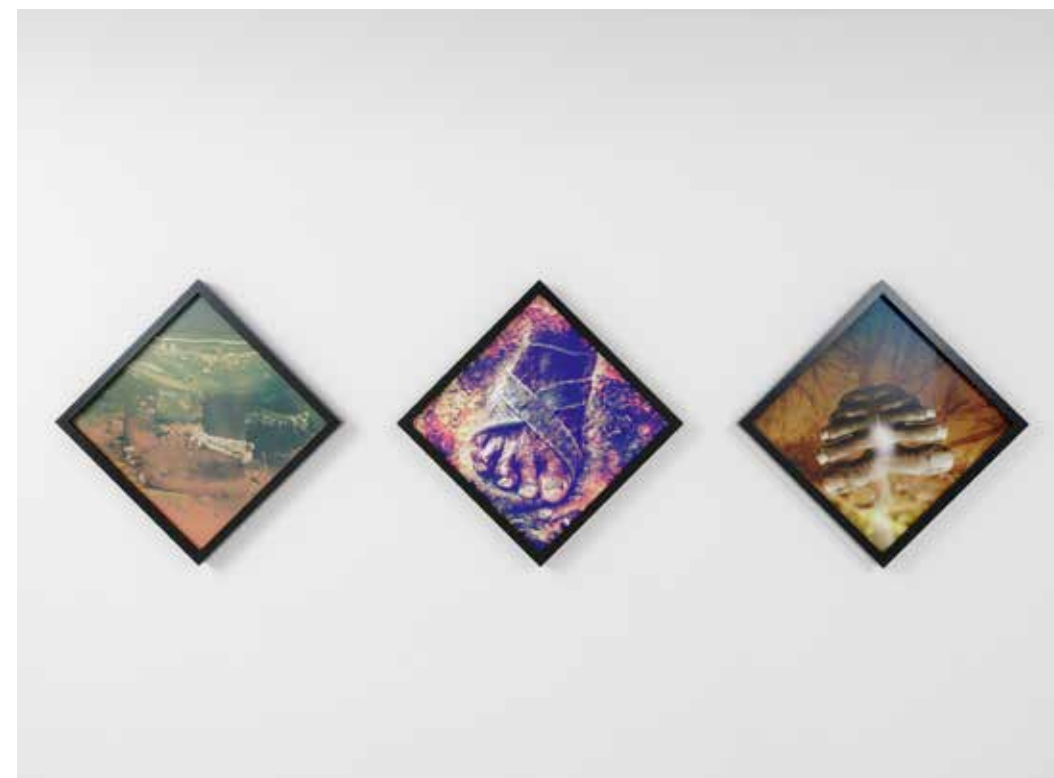
« Je travaille avec la photographie, la vidéo, le son et l'installation. Mon œuvre la plus récente est une vidéo à 3 canaux intitulée « ÌYABÒ » (2021). « ÌYÁ » signifie mère, « BÒ » signifie retour. Cette œuvre s'interroge sur la naissance, la mort et la renaissance. Elle voit le chaos comme un acte productif et s'en sert en tant qu'un outil d'évolution. À travers le folklore, la mythologie, les choses, les affects et les assemblages de corps divers, « ÌYABÒ » imagine une interprétation allégorique des processus du développement, de la pré-naissance jusqu'à la maturation. « ÌYABÒ » est un mot issu de la langue Yoruba qui est parlée dans le sud-ouest de l'Afrique dont je suis originaire. Ce mot est utilisé lorsqu'une nouvelle naissance suit un décès et on croit donc que quelque chose revient sous une autre forme. Ces concepts de renaissance et de réincarnation sont très importants et très intéressants pour moi. J'ai décidé de choisir ce mot en tant que titre pour mon œuvre qui traite symboliquement de la vie, de la mort et de la renaissance.

Mes racines Yoruba se manifestent à la fois dans le regard, le médium et le schéma avec lequel je vis la vie dans son ensemble. Mon goût, ma sensibilité et ce qui a du sens pour moi sont filtrés à travers le prisme de cette culture. Si je regarde quelque chose, il faut que j'y retrouve une partie de moi-même pour que cela me parle. Je recherche ce qui m'est familier et cela vient de mon appartenance à cette culture.

Une œuvre plus ancienne est également exposée : « Paths and Patterns ». Je l'ai créée en 2014. Je m'intéresse aux notions de prédestination et du destin. Cela se distingue de la croyance occidentale selon laquelle l'homme choisit sa propre vie et prend toutes ses décisions seul. Cependant, je crois que quelque chose échappe au contrôle de l'homme et de l'esprit, et que certaines forces supérieures se mêlent des actions humaines. Je m'interroge sur les notions du séjour et du voyage parce qu'on a souvent décrit la vie comme un voyage. On se déplace d'un endroit à un autre; nous vivons, nous grandissons et nous mourons. C'est ainsi que nos pieds sont les moyens essentiels pour ce mouvement, pour cet objectif, pour cette mobilité. Si vous voulez voyager, vous êtes obligés de partir d'ici et de bouger. J'ai donc commencé à considérer les pieds comme un portail à travers lequel les récits, les histoires, les lignées et l'ascendance des gens sont racontés. Les pieds sont essentiels à ce que nous appelons le sort ou le destin. J'ai observé les pieds des gens que j'ai rencontrés dans différents endroits : en Afrique de l'Est, en Afrique de l'Ouest... comme un moyen de mieux comprendre leurs vies.

Ici, une autre série d'œuvres : elle s'intitule « Transmutations ». Ce collage de photographies explore la transformation psycho-spirituelle du processus humain sur le chemin pour atteindre le sacré ou le vrai Soi. Tout comme la mort matérielle est nécessaire à la renaissance matérielle des choses, une mort spirituelle est nécessaire à la renaissance spirituelle de l'homme. Ces images représentent un voyage progressif d'alchimie individuelle à travers toutes les étapes initiales jusqu'à une destination finale où se trouve la plénitude. »

Propos recueillis par Annabelle Gugnon



Adéqlá qlágúnjú  
*Translation*, 2014  
Paths & Patterns  
Tirage contrecollé sur aluminium / Print mounted on aluminium  
50 x 50 cm (53,5 x 53,5 cm encadré / framed)

*Sojourner*, 2014  
Paths & Patterns  
Tirage contrecollé sur aluminium / Print mounted on aluminium  
50 x 50 cm (53,5 x 53,5 cm encadré / framed)

*Melancholic Communion*, 2014  
Paths & Patterns  
Tirage contrecollé sur aluminium / Print mounted on aluminium  
50 x 50 cm (53,5 x 53,5 cm encadré / framed)





Adéola Olágúnjú  
*Transmutations*, 2018 – 2019  
Tirage contrecollé sur aluminium / Print mounted on aluminium  
520 x 90 cm



Adéolá Olágúnjú

ÌYÁBÒ, 2021

Vidéo couleur HD 3 canaux, son, 11:35 / 3 channel HD Colour video, Sound, 11:35





Adéqlá Qlágúnjú  
*Celestial Beings*, 2015  
Beautiful Decay  
Tirage contrecollé sur aluminium / Print mounted on aluminium  
70 x 50 cm (71,5 x 51,5 cm encadré / framed)

*The Purge*, 2015  
Beautiful Decay  
Tirage contrecollé sur aluminium / Print mounted on aluminium  
70 x 50 cm (71,5 x 51,5 cm encadré / framed)

*Neither/Nor*, 2015  
Beautiful Decay  
Tirage contrecollé sur aluminium / Print mounted on aluminium  
70 x 50 cm (71,5 x 51,5 cm encadré / framed)

## ADÉQLÁ QLAGÚNJÚ

"I work with photography, video, sound and installations. My most recent work is a 3-channel video, titled "ÌYÁBÒ" (2021). "ÌYÁ" means mother, "BÒ" means return. It explores the idea of birth, death and rebirth. It looks into chaos as a productive act by employing it as a tool of evolution. Through folklores, myths, things, affects and assemblage of diverse bodies; ÌYÁBÒ conceives an allegorical interpretation of pre-birth to maturation processes. "ÌYÁBÒ" is a Yoruba word which is in south-western Africa where I come from. It is generally used when there is a new birth, after there has been death and so it is believed that something returns in another form. These ideas of rebirth and reincarnation are very important and very interesting to me. I decided to use it as a title for my work which is dealing also symbolically with the life, death and rebirth.

My Yoruba roots are the gaze, the medium, the pattern with which I experience life as a whole. My sensibility, my sensitivities and what makes sense to me is filtered through the lens of this culture. When I look at something, it only communicates to me when I find a part of myself in it. I look for what is familiar and this comes from being rooted to that culture.

An older work is also on display: "Paths and Patterns". I made it in 2014. I am interested in the idea of predestination and destiny. This is outside of the Western belief that man determines his own life, makes all of his own decisions. However, I do believe somethings are beyond the control of man and the mind, some higher forces weigh into the affairs of men. I look into the idea of sojourning and travelling because people have mostly described life as a journey. We move from one place to another; we live, we grow and we die. But then, our feet are the essential vehicle for that movement, for that goal, for that mobility. If you have to travel, you need to get out of here and move. As such, I began to look at the feet as a portal through which people's stories, histories, lineages, ancestries are told. The feet are pivotal to that which we call fate or destiny. I looked at the feet of people that I met in different places: East Africa, West Africa... as a way of getting a glimpse into their lives.

Here, another body of works: it is called "Transmutations". This collage of photos explores the psycho-spiritual transformation of the human process on the path to attaining the sacred or the true Self. Just as material death is necessary for the material rebirth of things, a spiritual death is necessary for the spiritual rebirth of man. These images interprets the chronological alchemic journey through all the lower stages to a place where wholeness is found."

Interview by Annabelle Gugnon

## OBI OKIGBO

« J'exerce l'architecture mais mon activité essentielle est la peinture. Ma pratique est intrinsèquement liée à l'œuvre de mon père, le poète Christopher Okigbo. Il est mort lorsque j'avais deux ans, en 1967, au tout début de la guerre civile Biafra/Nigéria. Mon travail gravite autour d'un questionnement sur ce qui lui est arrivé, sur la transmission, sur la mémoire. Ma première exposition était un dialogue avec ses poèmes (« Tapping into the Known » à la galerie Brunei, Londres 2007), et je participe actuellement à une exposition qui explore des manières de transcender les traumatismes du Biafra (« Legacies of Biafra » à la Oldham Gallery, Manchester 2021–2022). La question de la transmission m'a aussi amenée à créer la Fondation Christopher Okigbo à Bruxelles et Ojoto en 2005 dans le but de rétablir son héritage. La Fondation a d'ailleurs récemment publié chez Gallimard une édition bilingue français et anglais de son recueil de poésies « Labyrinthes ».

La femme et la féminité sont souvent des figures centrales dans mon travail : mère, sœur, amie, amante... reflétant mon approche autobiographique. C'est en creusant dans les archives de la mémoire, en cherchant les traces du père et poète duquel je savais si peu, que je me suis replongée dans mes propres expériences, mon enfance dans les années 60 à Lagos, mais aussi dans les méandres de la mémoire collective. J'ai passé des années à faire des recherches autour des archétypes que l'on trouve dans différentes iconographies anciennes – des sculptures Yoruba et Igbo aux madones de la Renaissance italienne, en passant par les manuscrits Khemet et Hindu. Je collecte et assemble tous ces motifs comme les couleurs d'une palette.

On retrouve beaucoup d'éléments architecturaux dans mes œuvres. Le fond architectural du triptyque bleu par exemple (« Landscapes of my Childhood Remembered », 2015), dépeint la maison moderniste à Ikoyi (Lagos) où j'ai grandi. Ce n'est que 12 ans après avoir réalisé cette toile – initialement intitulée « Predominantly Blue » – que je l'ai retravaillée avec un collage d'images d'archives provenant du musée d'Afrique à Tervuren (Belgique). Il s'agit de photographies datant des années 1950 qui documentent une collection de sculptures de la région du Kivu (Kongo, 1900s). Le débat concernant la restitution d'œuvres africaines conservées dans les musées européens commençait alors à prendre de l'ampleur. Inspirée par les notions de transcendance et de métamorphose dans les pratiques 'Mbari' du peuple Igbo d'Owerri (Nigéria), j'ai voulu amener ces œuvres à habiter cet espace de ma propre histoire. C'est une manière pour moi de réhabiliter et d'incorporer des philosophies africaines et des histoires ancestrales. J'ai utilisé ces statues kivu pour soigner, guérir cette séparation artificielle créée par les frontières coloniales. C'est comme si les archétypes reprenaient leurs pouvoirs d'expression. »

Propos recueillis par Annabelle Gugnon

La collection Christopher Okigbo – Poésie en anglais non publiée auparavant  
*Birds' Lament*. Vers. Manuscrit. Quarto. Non daté, abondamment marqué de griffonnages, de commencements, de roues, de suppressions, de corrections et de notes supplémentaires. Signé diversement comme : St.-Christopher/Saint Christopher Okigbo/Okigbo St Christopher/ [haut de la page] et Christopher Okigbo [bas de la page].

The Christopher Okigbo Collection – Previously unpublished poetry in english  
*Birds' Lament*. Verse. Manuscript. Quarto. Undated Lavishly marked with doodles, starts, wheels, cancellations, corrections and additional notes. Signed variously as: St.-Christopher/Saint Christopher Okigbo/Okigbo St Christopher/ [top of the page] and as Christopher Okigbo [bottom of the page].

@ Harry Ransom Center, Université du Texas / Texas University, Austin  
Autorisation d'imprimer / Permission to print @ Christopher Okigbo Fondation, Belgique/Nigeria



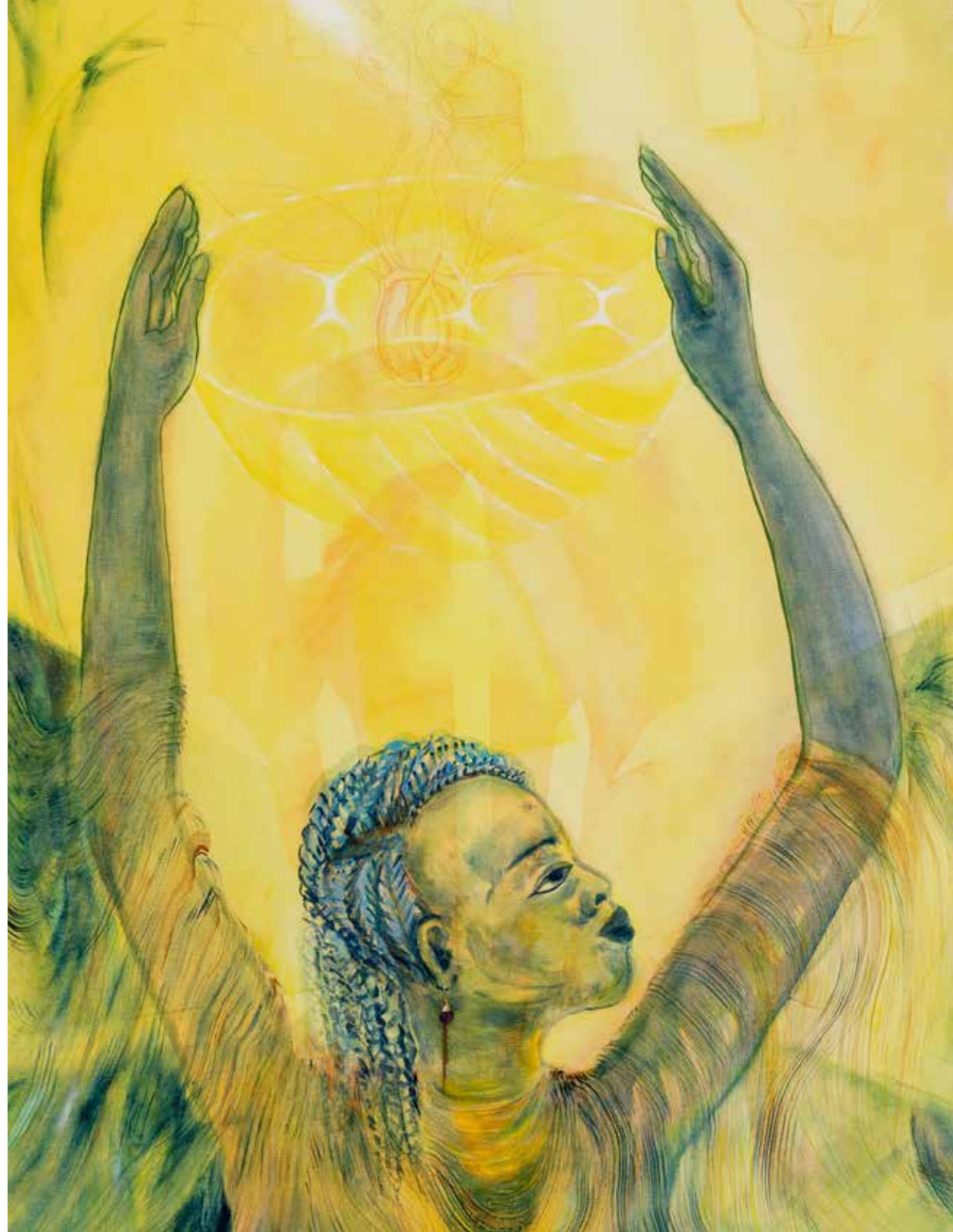


Obi Okigbo  
*LANDSCAPES OF MY CHILDHOOD REMEMBERED, 2015*  
Huile sur toile, pigment en poudre, collage / Oil on canvas, powder pigment, collage  
3 x (100 x 100 cm)



Obi Okigbo  
*GEOMETRY OF LIFE Series II*, 2021  
Huile, crayon de couleur, or et bijou sur toile / Oil, colored pencil, gold and jewel on canvas  
152 x 100 cm

*GEOMETRY OF LIFE Series I*, 2021  
Huile, crayon de couleur, or et bijou sur toile / Oil, colored pencil, gold and jewel on canvas  
152 x 100 cm







Obi Okigbo  
*MOONGLOW*  
Encre de chine et collage sur toile / Oil Indian ink and collage on canvas  
40 x 50 cm

## OBI OKIGBO

"I practice architecture but my essential activity is painting. My practice is intrinsically linked to the work of my father, the poet Christopher Okigbo. He died when I was two years old, in 1967, at the very beginning of the Biafra/Nigeria civil war. My work gravitates around a questioning on what happened to him, on transmission, on memory. My first exhibition was a dialogue with his poems ("Tapping into the Known" at the Brunei gallery, London 2007) and I am currently participating in an exhibition that explores ways of transcending the traumatism of Biafra ("Legacies of Biafra" at the Oldham Gallery, Manchester 2021-2022). The question of transmission also encouraged me to create the Fondation Christopher Okigbo in Brussels and Ojoto in 2005 with the aim of reestablishing his heritage. The foundation moreover recently published at Gallimard a French-English bilingual edition of his poetry collection "Labyrinthes."

The woman and femininity are often central figures in my work: mother, sister, friend, lover... reflecting my autobiographical approach. It is by digging into the archives of memory, looking for the traces of the father and poet about whom I knew so little, that I plunged back into my own experiences, my childhood in the 1960s in Lagos, but also in the meanders of the collective memory. I spent years doing research on the archetypes that are found in different old iconographies - from Yoruba and Igbo sculptures to Italian Renaissance Madonnas, as well as Kemet and Hindu manuscripts. I collect and assemble all these motifs like the colors of a palette

A great many architectural elements are found in my works. The architectural backdrop of the blue triptych for example ("Landscapes of my Childhood Remembered," 2015), depicts the modernist house in Ikoyi (Lagos) where I grew up. It was only 12 years after having painted this canvas - initially called "Predominantly Blue" - that I reworked it with a collage of stock images from the Musée d'Afrique in Tervuren (Belgium). They are photographs dating from the 1950s that document a sculpture collection from the Kivu region (Kongo, 1900s). The debate on the return of African works conserved in European museums began at the time to become more widespread. Inspired by the ideas of transcendence and metamorphosis in the "Mbari" practices of the Igbo people of Owerri (Nigeria), I wanted these works to inhabit this space of my own history. It was a way for me to rehabilitate and incorporate African philosophies and ancestral stories. I used these Kivu statues to treat, cure this artificial separation created by the colonial borders. It is as though the archetypes recovered their powers of expression."

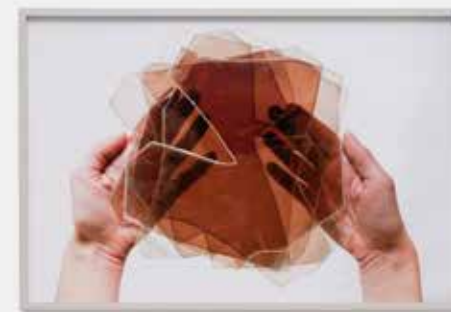
Interview by Annabelle Gugnion

The rock whispers  
to the stone  
*You are an error*  
The stone pounds  
the grainy sands  
building rhythms of terror  
The sands cry out  
to the trail of dust  
*Stop the horror*  
The cloud of dust mingles  
with the cushion of air  
dancing to its beat with vigour

**As it trickles down**

These lights comfort the edges of darkness  
Cries of crises  
These tears fall on scalding hot mounds  
Filled with morning dew  
This mould shapes the mouth to silence  
While all erupts  
There is no such thing as solid ground

**There's No Such Thing as Solid Ground**







Otobong Nkanga  
*Post I*, 2019 (detail)  
Photographies sur aluminium, carousel en métal et bois /  
Photographs on aluminum, metal and wood carousel  
164 x 111 x 111 cm



Vue d'exposition / exhibition's view, 2022

*doubles pages suivantes / next double pages*

Otobong Nkanga  
*Arched Gorges*, 2021 (details)  
Tapis touffeté à la main, verre de Murano, bois de hêtre pleureur, corde faite main et matériaux divers /  
Hand tufted carpet, Murano glass, weeping beech wood, handmade rope and various materials  
50 x 290 x 290 cm









Otobong Nkanga  
remercie / thanks

Toute l'équipe de / all the team of  
Galerie In Situ - Fabienne Leclerc, Antoine Laurent, Marine Lemoal, Adam Dehmohseni

et particulièrement / and particularly

Fabienne Leclerc  
Wim van Dongen  
Oroma Elewa  
Bill Kouélany  
Obi Okigbo  
Adéqlá Qlágúnjú  
Veva van der Wolf  
Hester Onijs  
Karen Zeedijk  
Stef Miero  
Pierre-Man's

couverture / cover

Otobong Nkanga  
*Shaped by Morning Dew*, 2021

Tapis touffeté à la main, verre de Murano, bois de hêtre pleureur, corde faite main et matériaux divers /  
Hand tufted carpet, Murano glass, weeping beech wood, handmade rope and various materials  
27 x 220 x 288 cm

ci-contre / opposite

Otobong Nkanga  
*Shaped by Morning Dew*, 2021 (detail)

Tapis touffeté à la main, verre de Murano, bois de hêtre pleureur, corde faite main et matériaux divers /  
Hand tufted carpet, Murano glass, weeping beech wood, handmade rope and various materials  
27 x 220 x 288 cm

Photographies / photographs

© Aurélien Mole

à l'exception de / except

Page 26 : © Bill Kouélany,

Page 58 : © Otobong Nkanga

Traduction anglaise / english traduction

Eileen Powis

Traduction française / french traduction

Adam Dehmohseni

Conception graphique / graphic design

Brigitte Mestrot

Photogravure / photoengraving

Les Artisans du Regard, Paris

Papier / paper

Munken Polar et Munken Polar Rough

Impression / printing

La Stipa, Montreuil-sous-Bois

Achévé d'imprimer, mars 2022